

—Je n'en doute pas. Donnez-moi votre adresse écrite.

Lucie écrivit sur un carré de papier le nom du quai Bourbon et le numéro de la maison. Mary serra ce papier dans un petit agenda d'ivoire et reprit :

—C'est convenu. J'irai vous voir un dimanche.

Lucie allait répondre :
—Mademoiselle trouvera probablement chez moi mon futur mari, Lucien Labroue, l'employé de M. Harmant.

Elle n'en eut pas le temps. L'arrivée de madame Augustine sa patronne l'empêcha de parler. Il lui fallait aller essayer une robe à l'une des clientes de la maison, et, après avoir salué la fille du millionnaire, elle sortit. Mary commanda, pour tuer le temps, des costumes dont elle n'avait aucun besoin, alla faire ensuite un tour au bois, toute seule, à demi couchée dans sa voiture, et regagna l'hôtel de la rue Murillo.

Cinq heures sonnaient. Le retour de Paul Harmant pouvait se faire attendre longtemps encore. Tout en se sachant fiévreusement attendu l'industriel tardait volontairement et se demandait avec épouvante ce qu'il allait répondre aux questions de sa fille. Enfin, à six heures et demie, il lui fallut rentrer. En descendant de voiture, il contraignit son visage à prendre une expression joyeuse, et il monta à l'appartement de Mary. La jeune fille courut à sa rencontre et lui sauta au cou.

—Je vois avec bonheur que cela va tout à fait bien, chère enfant ! lui dit-il.

—Oh ! tout à fait bien, père. Après ton départ j'ai dormi. En me réveillant, j'étais remise. Pour me distraire, je suis allée chez ma couturière, où j'ai fait des commandes folles. Heureusement, tu es très riche, car le mémoire de madame Augustine sera d'un chiffre formidable. Un tour après cela dans l'allée des Acacias, et je suis revenue. Voilà ma journée. Et toi, père, qu'as-tu fait ? M'apportes-tu la joie ou du moins l'espérance ?

Sans hésiter, Paul Harmant répondit :

—Oui, chère enfant, je t'apporte l'espérance.

—Tu as dit à Lucien Labroue que je l'aimais ? Le millionnaire eut un éclat de rire un peu contraint.

—Peste ! fit-il ensuite, comme tu y vas ! Et les convenances, mignonne ! Que faisons-nous des convenances ? Il me semble que tu les oublies !

—Non, père, je ne les oublies pas, répliqua Mary, et ma parole a trahi ma pensée. Mais, sans froisser les convenances, tu pouvais faire comprendre à M. Lucien que, s'il t'adressait une demande, elle serait bien accueillie.

—Je n'y ai point manqué. J'ai résumé brièvement notre conversation chez Georges Darier au sujet des terrains qu'il possède à Alfortville, et j'ai ajouté : " L'usine bâtie sur ces terrains sera la dot de ma fille."

—Ah ! s'écria Mary, c'était bien, cela, c'était très adroit, père, et je te complimente.

—On ne pouvait mieux dire, n'est-ce pas ?

—Impossible ! Qu'a répondu M. Lucien ?

LXXXIII

—Lucien Labroue est un jeune homme plein de délicatesse et d'honneur, dit le millionnaire, il ne pouvait croire que mes offres fussent sérieuses. Il regardait la possibilité d'une association et d'une alliance avec moi comme incompatible avec la modestie de sa situation actuelle.

—Enfin, a-t-il accepté ? demanda Mary à qui ces méandres de l'entretien donnaient la fièvre.

—Il a accepté, oui ; mais, avec cette délicatesse dont je te parlais à l'instant, délicatesse que je ne saurais trop louer, il a mis à son consentement une condition.

—Laquelle ? balbutia Mary tremblante.

—Lucien est un piocheur, tu le sais. De plus c'est un chercheur. Tout en dirigeant les travaux de ma maison, il a inventé une machine fort ingénieuse qui peut et doit rapporter beaucoup d'argent. Il désire, avant de donner suite à nos projets, réaliser l'invention dont il s'agit. Ce sera son apport dans la communauté, apport d'une sérieuse valeur, et de la sorte son amour-propre n'aura point à souffrir.

Rien n'était plus vraisemblable que ce que venait d'expliquer le grand industriel de l'air le

plus simple et du ton le plus naturel. Mary ne pouvait soupçonner et ne soupçonna point un mensonge.

—Sa résolution est d'une âme noble, répondit-elle. Quoiqu'elle doive retarder mon bonheur, je la comprends et je l'approuve. Mais il est une chose dont tu ne m'as point parlé et qui est surtout importante. Lucien m'aime-t-il ?

Si la question était importante pour Mary, elle était singulièrement embarrassante pour le faux Paul Harmant. Elle le forçait à mentir encore, s'il ne voulait briser le cœur de sa fille. Il répliqua, mais avec moins d'assurance que la première fois :

—Qui donc ne t'aimerait ?

—Ce n'est pas répondre. M'aime-t-il ?

—Tu dois comprendre qu'en face de l'abîme que semblait creuser entre vous la différence des fortunes, il n'osait lever les yeux sur toi, et s'avouer à lui-même son amour. Je le crois timide. Il ne m'a pas fait d'aveu positif, mais l'éclat de ses yeux et le rayonnement de sa figure parlaient éloquemment pour lui.

Mary devint pâle.

—Es-tu bien sûr de cela ? demanda-t-elle.

—Oui, très sûr. Je ne pouvais me tromper à son expression de joie profonde.

(La suite au prochain numéro.)

PIQUE-NIQUE.

Le premier pique-nique annuel de la Compagnie de Lithographie et d'Imprimerie Gebhardt-Berthiaume, a eu lieu samedi, le 15 courant, à l'île aux Pins, Sault-aux-Récollets. Le départ eut lieu des bureaux de la Compagnie, Nos. 28 et 30, rue St-Gabriel, à huit heures a.m. Les patrons et les employés, au nombre d'à peu près soixante, prirent part aux divers jeux et amusements que comprenait le programme. A midi, les amusements furent interrompus et tout le monde fut invité à se rendre à un petit pavillon, où les employés avaient préparé un goûter. La santé du président, M. F. Thibaut, et celle du gérant, M. T. Berthiaume, fut alors proposée et bue avec entrain ; M. Thibaut, en quelques mots très-bien appropriés, félicita les employés du succès de leur pique-nique et de la bonne entente qui avait toujours régné entre les patrons et les employés de la Compagnie. Après quelques petits discours, tout le monde se mit à faire honneur à la table, et à 1.30 heure les amusements recommencèrent et se continuèrent jusqu'à 6 heures. A 6.30 heures, alors que tout le monde était prêt à revenir, des remerciements furent votés aux donateurs : *Le Monteur du Commerce, Le Monde Illustré, Le Monde, La Cie Gebhardt-Berthiaume, MM. J. B. Rolland & Fils, Cardinal & Corriveau, A. Nathan, Drapeau & Savignac, un Ami, Ames, Holdan & Cie, J. Gauthier & Cie, rue Ste-Catherine, Le Syndicat Canadien, Alain & Catelli, Stroud Bros., L. Ledieu, Montreal Optical Co., le Dr. A. Lamarche, N. Beaudry, H. & A. Nelson, M. Charlebois, Gernay & Hamelin, Chs. Desjardins & Cie, Lorge & Cie, Ludger Trudeau, Dagron-Richer, R. Beullac, J. B. Bureau, Jos. B. Giguère, Hôtel du Canada, Goulet & Frères, Chas. Sauvé, L. E. Morin Jr., C. G. Glass M. Guilbeault et Evans, Son & Mason.*

Le retour se fit agréablement et tous les pique-niqueurs étaient à leurs demeures à 9 heures.

Espérons que les autres ateliers d'imprimerie suivront l'exemple de cette Compagnie et donneront à leurs employés l'avantage d'aller se reposer une journée loin du bruit de la ville.

Honneur à la Cie de Lithographie et d'Imprimerie Gebhardt-Berthiaume.

Communiqué.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Il arrive parfois qu'on a les mains tâchées d'encre. Certaines encres résistent au savon, surtout les encres sympathiques ou à copier, celles à l'anniline, etc.

Pour enlever les taches sur les mains, il suffit de faire dissoudre une pincée de sel d'oseille dans un peu d'eau ; on s'en frotte les parties tâchées, la dissolution s'opère, l'encre passe au rouge et disparaît. Il ne reste plus qu'à se savonner.

LE GÉNÉRAL DE COURCY

(Voir gravures)

Le général comte de Courcy est âgé de cinquante-huit ans.

Né dans l'Orléanais, il est sorti de Saint-Cyr en 1846 et débuta dans les bataillons de chasseurs à pied, où sa bravoure, son énergie et son intelligence lui valurent un avancement rapide. Il prit part à la campagne de Crimée, comme capitaine au 14^e bataillon de chasseurs, à celle d'Italie, après laquelle il devint commandant au 25^e de ligne, à celle du Mexique où il eut sous ses ordres le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied.

En 1870, il était à la tête du 90^e régiment d'infanterie qui fit partie de l'armée du Rhin. Sous Metz, il se trouva au combat de Borny, de Gravelotte et de Mercy. A Borny, le régiment souffrait beaucoup ; son 2^e bataillon, envoyé pour refouler les Prussiens qui s'avançaient en masses serrées sur la route de Saint-Avoine, perdit la moitié de son effectif. Le général Duplessis, commandant la brigade, fut blessé en même temps que ses deux officiers d'ordonnance. Le lieutenant-colonel Vilmette (aujourd'hui général, chef du 2^e corps d'armée à Amiens) eut un cheval tué sous lui. On cite cet exemple magnifique du tambour-major du 90^{me}, saisissant un fusil et s'en servant pour maintenir au feu des soldats. Un fantassin atteint à l'épaule, resta au milieu de ses camarades, les exhortant de la voix. Celui-ci répondit au colonel de Courcy :

—Il y a bien assez d'hommes hors du rang ; tant que je peux rester debout, je n'ai pas besoin d'aller à l'ambulance.

Promu divisionnaire en janvier 1878, le général de Courcy fut envoyé d'abord à Dijon, puis à Nancy où ses grandes façons, sa distinction, son affabilité le rendirent sympathique à la population. Il exerça pendant quelque temps le commandement du 6^e corps avant l'arrivée du général Chanzy et il se trouvait à la tête du 10^e corps à Rennes quand lui arriva sa nomination de commandant en chef du corps expéditionnaire du Tonkin.

NOS PRIMES

LISTE DES RÉCLAMANTS DU DERNIER TIRAGE

- Montréal.—Louis G. A. Sauvé, 15 rue de la Montagne ; G. Coupal, 117, rue St.-Paul ; Arthur Clément, 3, rue Ste-Julie ; A. C. Dionne, 243, rue Lafontaine ; Dame D. Vadeboncœur, 32, rue Versailles ; Dame Julie Rhéaume, 50, rue Fullum ; Francis Charbonneau, 744, rue Ste-Catherine ; Alphonse Archambeault, 191 rue Panet ; L. N. Soly, 1949, rue Notre-Dame ; Dame Edmond Proulx, 170, rue Ste-Elizabeth ; Narcisse Durocher, 131 rue Sanguinet ; Delle C. Duprat, Notre-Dame-de-Lourdes, rue Ste-Catherine ; A. L. Gagnon, 179, rue St-Jacques ; G. Reed, 2617, rue Notre-Dame ; J. Z. Forest, 236, rue Visitation ; A. Dépatie, 520, rue Ste-Catherine ; Ferdinand Foisy, 978, rue St-Jacques ; Victor Fortier, 683, rue St-Laurent ; Dame Gilbert Gourd, 217 rue Ste-Elizabeth ; Fréd. LeRoux, 199, Avenue Laval ; Al. Jacquemin, 42, rue de la Montagne ; Sévère Décary, 383, rue Champlain ; Siméon Malo, 14, rue Nonancourt ; Delle Angéline Morel, 77½, rue Plessis ; Charles Clément, 144, rue Wolfe ; J. O. Pilon, 131, rue Montcalm ; Dame Léon Monarque, 16, rue de la Montagne ; Dame Louis Viau, 519, rue Dorchester ; J. B. Mercure 23, ruelle Leduc ; Dame Napoléon Corley, 297, rue Richmond ; Emile Sarault, 1965, rue Notre-Dame.
- Québec.—Mandoza P. Bernard (\$50.00) 76, rue St-Joachim, faubourg St-Jean ; Joseph Fortier, contre-maître aux bâtisses du Parlement, R. E. Dion, commis au bureau du Protonotaire ; W. Gaboury, bureau de prêts et placements, rue St-Pierre ; C. C. Morency, 87, rue de l'Eglise, faubourg St-Roch ; Xavier Lacroix, 81, rue Franklin, St-Sauveur.
- Village St-Gabriel, Québec.—F. Poitras, 4, rue Anderson.
- Dorchester, Ont.—P. S. Durocher (\$25.00).
- Vorchères.—Delle Fleurine Bussières.
- Belleville Ill.—Francis Blanchette (\$4.00)
- Ottawa.—John A. Sawyer, département de l'Intérieur.
- Ville Saint-Henri.—Magloire Boyer, 106, rue St-Augustin.
- Ville Saint-Jean-Baptiste.—P. Mainville, N. P., coin des rues Pantaléon et Rachel ; Otilon Paré, 127, rue St-Laurent ; Elzéar L'Espérance, 137, rue St-Laurent.
- L'Ancre E. C.—Gédéon P. Grenier (\$10.00).
- Hull, P. Q.—J. A. Viau.
- Valleyfield.—Maurice Neveu.
- Vaudreuil Station.—J. B. A. Valois.